HENRI MASSIS

Romain Rolland

contre

la France

« Pendant une guerre, tout ce qu on donne d'amour à l'Humanité, on le vole à la Patrie. »
ALBERT GUINON.

H. FLOURY, Éditeur
PARIS — 1, Boulevard des Capucines, 1 — PARIS
1915
0 fr. 60

à Georges Deherme
respectueusement

Henri Stratil

Lieutenant au 66ème Bat.on de Chasseurs
à pied. (Secteur 9)

Romain Rolland

contre

la France

HENRI MASSIS

Romain Rolland

contre

la France

« Pendant une guerre, tout ce qu'on donne d'amour à l'Humanité, on le vole à la Patrie. »
ALBERT GUINON.

H. FLOURY, Éditeur
PARIS — 1, Boulevard des Capucines, 1 — PARIS
1915

ROMAIN ROLLAND PARLE

« La victoire est mauvaise, quelle qu'elle soit. Quelle qu'elle soit, la défaite est bonne, la défaite volontaire, consentie, cherchée. »

ROMAIN ROLLAND[1].

M. Romain Rolland parle et la France se bat. Dès les premiers mois de la guerre, alors que son pays souffrait, que ses frères allaient à la mort, M. Romain Rolland, fuyant sa patrie, se réfugia sur les « hauts plateaux de la Suisse », pour que sa conscience ne fût point troublée par les passions qui naissent au centre des combats et qu'elle demeurât « à l'abri de la contagion morale ». Et de sa solitude de penseur, cet ami du genre humain blâme l'humanité, réveille les passions fratricides, tandis qu'il prétend flétrir « la mêlée sacrilège qui offre le spectacle d'une Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule[2] ».

M. Romain Rolland n'a point souci de paraître Français[3]. Il ne peut consentir à n'aimer que la France : c'est une âme

---

1. *Le Triomphe de la Raison.*

2. Cf. plus loin pp. 30 et suiv. l'article de M. Romain Rolland d'où ces citations sont extraites.

3. M. Romain Rolland n'est pas Suisse, comme on le croit communément. Il est né en France, à Clamecy (Nièvre).

trop généreuse : « Non, fait-il, l'amour de la patrie ne veut pas que je haïsse et que je tue les âmes pieuses et fidèles qui aiment les autres patries. Il veut que je les honore et que je cherche à m'unir à elles pour notre bien commun. » M. Romain Rolland est humain, trop humain. « L'humanité, dit-il, est une symphonie de grandes âmes collectives. Qui n'est capable de la comprendre et de l'aimer qu'en détruisant une partie de ses éléments, montre qu'il est un barbare. » Et là-dessus, M. Romain Rolland réclame « la formation d'une Haute Cour morale, d'un tribunal des consciences qui veille ». M. Romain Rolland, enfin, juge inadmissible que « la paix future sanctionne l'annexion de n'importe quel pays contre la volonté de ses habitants »[1]. Ce serait d'un partisan, d'un Français, de répondre, par exemple, que « les Alliés ne pourraient être accusés de renier leurs principes, alors même qu'ils croiraient devoir, pour assurer la sécurité de l'Europe, adopter telle mesure d'occupation qui leur semblerait nécessaire »[2]. Et puis ne serait-ce pas affirmer *a priori* que nous sommes sûrs de notre victoire? M. Romain Rolland n'a point de tels préjugés; M. Romain Rolland regarde de trop haut les événements de l'histoire: « Il faut, dit-il, il faut intéresser l'opinion publique du monde entier à ce que la paix future soit juste, à ce que les appétits du vainqueur *quel qu'il soit* et les intrigues de la diplomatie n'en fassent plus l'amorce d'une nouvelle guerre de revanche, à ce que les crimes moraux commis dans le passé ne se renouvellent plus ou ne s'aggravent encore... Il faut que ce principe soit posé, adopté tout de suite, sans attendre. Si l'on remettait, pour le

---

1. Réponse adressée par M. Romain Rolland, à la revue *les Documents du Progrès* (avril 1915) Cette revue qui, pendant huit ans, servit à Paris la cause du pacifisme, de l'internationalisme, de l'antimilitarisme, paraît, depuis la guerre, à Lausanne : elle continue son œuvre pacifiste et sa propagande parmi nous. L'enquête qu'elle vient d'ouvrir sur la paix et la réconciliation future n'est-elle pas significative ?

2. Telle est la réponse qu'adressa à la même enquête un universitaire français, un « philosophe » pourtant, M. Gustave Belot.

proclamer, au moment où, la guerre finie, se réunira le congrès des puissances, on serait suspect de vouloir faire servir la justice au profit des vaincus. C'est à présent, où les forces des deux partis sont égales qu'il faut établir ce droit primordial qui plane au-dessus de toutes les armées ». M. Romain Rolland, on le voit, est un « idéaliste ».

*
* *

Dure épreuve pour un idéaliste que la guerre, car elle est bien la plus complète leçon de réalisme que l'homme puisse recevoir. Toute la réalité de la vie et de la mort vient l'y saisir d'une prise immédiate et puissante. Elle ne laisse pas de répit à l'âme et l'oblige à la reconnaître, à la prendre pour objet; elle l'entoure de toutes parts, urgente, déterminée, exacte. Et l'âme doit d'abord s'accorder à ce qui est, avant que de prétendre l'accorder à soi-même. C'est, on le voit bien, une dure épreuve pour un idéaliste. Mais c'est aussi une épreuve d'une excellence unique pour redresser les illusions du sens propre, soit qu'on se mêle par l'action à la réalité elle-même, soit qu'on médite sur ces innombrables objets qu'elle nous propose, dans un raccourci prodigieux. Quel est l'homme que, de près ou de loin, elle n'atteigne? qu'elle ne meurtrisse en quelque endroit, matériellement, spirituellement, mais toujours de façon précise, et ne serait-ce que par les liens de la douleur?... Une humanité plus humaine est née dont toutes les puissances ont été tendues jusqu'à l'extrême.

Alors que cette humanité surgit, renouvelée, épurée, et non point par le prestige d'un idéal imprécis, mais par l'ex-

périence la plus directe, M. Romain Rolland, de qui c'est le métier d'aimer les hommes, ne se mêle point à leur troupe héroïque. Il s'isole et se lamente de ce que l'humanité n'ait point l'idéal de M. R. Rolland, le cœur, la noblesse, la « conscience » de M. R. Rolland; et n'y eut-il que lui, sur les monts de Suisse, à dire à l'humanité sa folie et sa bassesse, il y demeurerait, obstinément.

Orgueil et déraison : voilà le fond d'une telle attitude. Il faut une certaine humilité de l'esprit pour se soumettre à ce qui est, s'appliquer à sa connaissance; il faut une certaine virilité de l'intelligence pour ne point céder aux sollicitations de la sensibilité, aux caprices du cœur. Or, ce que M. R. Rolland appelle conscience, c'est une certaine révolte de l'esprit contre les conditions du réel, révolte qui vient d'une sensibilité inquiète, féminine, musicienne. C'est une manière d'illusion, de mirage, où tout se déforme et se décompose. Cette « conscience » lui fait une solitude parmi ses pareils, une incompatibilité d'humeur telle, et si « noble », et si « fière », qu'il les fuit dès qu'ils souffrent, qu'il les voue à l'abandon et à l'injure. Leur crime? Ils ont contredit sa vision de la vie. L'humanité entière bafoue l'idéal de M. R. Rolland. Eh bien, c'est l'humanité qui a tort, et c'est M. R. Rolland qui a raison. Quel orgueil de se sentir seul contre le genre humain!

Un esprit moins « idéal » et plus humble, devant ces réalités de la guerre, eut, dès l'abord, moins pensé à soi-même, davantage à ce qui est. Dans cette précipitation tragique de la destinée des hommes, il se fut pris à réfléchir; et jamais, comme en ce temps-ci, quand l'âme est droite et que les sentiments ont quelque fierté, jamais la réflexion ne peut aller aussi loin, jamais le regard n'embrasse tant de réalités et de si grandes.

Il eut vu des hommes, contraints au plus rude ascétisme, s'épurer dans le sacrifice, dans la fidélité, dans l'obéissance; les plus belles vertus humaines, le courage, le dévouement,

la bonté, l'abnégation, se lever comme une blanche moisson de ces sillons de boue et de sang.

Et il se fut demandé si cette guerre qui suscite tant de grandeurs, tant de beautés, n'est rien que cette chose horrible qui glace notre cœur, révolte notre instinct. Et puisque l'instinct sait si bien s'y vaincre soi-même, et puisque le cœur y devient si valeureux, il eut pressenti le redoutable mystère qu'elle cache et qui mène à des réalités qui ne sont plus de notre nature. Oui, celui qui aime vraiment l'homme, devant cette inconcevable épreuve de l'homme, se prend à réfléchir, sent ébranlées ses convictions ordinaires, contrôle ses croyances, ses idées. Une guerre revise bien des choses, bien des gens, bien des doctrines. Seul l'idéaliste, comme le marchand, voudrait-il ne rien y perdre, ne rien abandonner?

*
* *

Car, je vous le demande, entre M. Romain Rolland « haute conscience », comme chacun sait, et l'obscur soldat qui fait humblement son sacrifice, où est la noblesse, où est l'homme, où est la « conscience » enfin? Qu'est-ce donc que cette conscience qui n'oblige à rien et que rien n'oblige, qu'aucun devoir ne lie, qu'aucune responsabilité n'affecte? Où trouve-t-elle sa justification, où met-elle son honneur? Où est sa règle, son obéissance, sa fidélité? J'attends qu'elle me donne ses preuves: autre chose de parler et d'agir. Quelle est cette noblesse qui consiste à déserter moralement, pratiquement même, sa patrie. Quel est cet idéal qui refuse de servir?

J'admets qu'il ait quelque valeur, qu'il ne soit pas ce pur rien, cette chose vague, informe, qu'on voit trop bien qu'il est, bref qu'il soit autre chose qu'un nihilisme d'allure prédicante, quelle belle occasion de le prouver! Tous les

Idéaux, toutes les croyances, tous les dogmes, toutes les hérésies sont aux prises, manifestent ce qu'ils ont de vie, de puissance, de nocivité, de sublime: c'est la grande lutte de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal. Que ne jetez-vous votre « foi » à la seule épreuve qui en manifesterait la valeur, en la contraignant aux dures conditions du réel... De quelle force ne l'auriez-vous accrue, si elle en sortait triomphante? Car tous les hommes, toutes les races, tous les partis sont allés à cette guerre comme à une justification.

Et pour vous qui faites fi de l'intelligence, qui refusez de distinguer dans la « riche variété de la vie », qui vous fiez à l'instinct, il vous faut bien vous plier aux lois de la vie, à ces fatalités biologiques qui décident en dernier ressort. L'Allemagne qui vous a formé vous l'enseigne. Comme vous elle adore la Vie; sa morale et sa domination sont entées sur ce culte: et c'est au plus fort qu'elle reconnaît le droit de vivre. C'est logique.

Mais la logique de l'instinct répugne à M. R. Rolland, aussi bien que la logique de l'intelligence. Ses croyances sont inorganiques, indéterminées: son style est l'image même de sa confusion. Tout ce qui tend à une forme l'irrite; tout ce qui passe à l'acte visiblement le gêne. M. Romain Rolland parle: et qui voudrait faire tenir ses idées dans un système défini, voire dans un raisonnement exact, en décélerait le contradictoire et l'absurde. Quel singulier pouvoir de *neutraliser* les doctrines, de leur faire perdre leur nerf, de les rendre insipides, grises, sans ton!

* * *

M. Romain Rolland est un neutre. M. Romain Rolland a la vocation de la neutralité: il est le refuge de tout ce qui

n'a plus de patrie, plus de maison, plus de marque. Sous prétexte d'universalité, il est le carrefour où se croisent les croyances les plus diverses : les codes, les dogmes, les lois, il abolit tout en mélangeant tout. Le mot le mieux défini, quand il l'emploie, ne recouvre plus de réalité, semble vide de sens : c'est qu'il est devenu plus « idéal ».

M. Romain Rolland est citoyen du monde. « Elite européenne, dit-il, nous avons deux cités : notre patrie terrestre, la cité de Dieu. De l'une nous sommes les hôtes; de l'autre les bâtisseurs. Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles. Mais rien de ce que nous aimons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier. »

De cet épanchement d'allure prophétique, de cet acte de foi en « l'humanité pacifique et libérée de l'avenir », semble monter une protestation de l'esprit, une révolte de la conscience. Mais une intelligence que ses propres mots ne suffiraient pas à piper, s'efforcerait là-dessus de résoudre le problème qu'elle pose. Elle se demanderait: Dans cette lutte où les deux cités s'affrontent, où est l'esprit, où est la lumière? De quel côté la vérité, la justice, la dignité humaine et la fidélité à Dieu? De quel côté le mensonge, la violation du droit, la matière et l'hérésie? Qui, dans ces combats où les douleurs humaines sont également propitiatoires, qui défend le bien et qui défend le mal — ces ennemis que la terre mettra perpétuellement aux prises?... Et sans être chrétien et sans être Français, sans qu'aucune de ces vénérations ne détermine son jugement, l'homme digne de ce nom montrera la France, terre de l'Humanité et terre de l'Esprit, terre du Sacrifice et de la Charité, celle qui en dépit de ses erreurs, de ses blasphèmes, est l'élue, la choisie par Dieu,

lorsqu'il veut que quelque chose de grand s'accomplisse ici-bas.

Mais pour cela il faut juger, il faut comprendre; comparer les croyances, les peser, évaluer les dogmes et les fidélités; non point ne pas honorer les âmes pieuses où qu'elles se trouvent, mais savoir ce qui est digne de piété; être bon pour qui erre, mais poursuivre et combattre l'erreur: bref, choisir, prendre parti, être un homme, ne point refuser de servir.

M. Romain Rolland, dont le cœur est universel, aime tout le monde; sans doute parce qu'il ne peut aimer son père, sa patrie, Dieu, cette filiation de la Paternité. Il refuse le premier des devoirs d'amour et qui est le devoir d'état, le devoir qui commande tous les autres, et dont la négation commande elle-même toutes les fuites, toutes les désertions. Le véritable idéaliste, — quel que soit l'idéal qu'il serve — un signe réel nous le fait aujourd'hui immédiatement reconnaître : il se bat, il donne sa vie à quelque chose de plus grand que lui-même. Il fait son acte d'adoration. Nous savons ce qu'il aime avec évidence. M. Romain Rolland peut en appeler au « tribunal invisible du genre humain »: il a déjà prononcé et sait où est le héros, où est « la grande âme »; il sait aussi où est « le barbare ». Le signe de la barbarie, c'est une priorité de l'instinct sur l'intelligence, une certaine adoration inconsciente de la vie, un obscurcissement de l'esprit tel que tout est confondu comme dans la matière, donc où tout est exposé continuellement; bref, une impuissance, car « le propre de la puissance est de protéger », c'est-à-dire de faire en sorte que le juste ne l'emporte pas sur l'injuste, la vérité sur l'erreur.

M. Romain Rolland refuse de choisir et son culte de la vie cache l'idéal moral le plus désolant. Cette « conscience qui veille » est, au juste, une conscience qui se renonce; et quelle faiblesse au fond! Comme cette petite phrase jette une vive clarté sur sa misère: « Etait-il impossible, dit-il aux nations qui sont aux prises, était-il impossible d'arriver entre

vous, sinon à vous aimer, du moins à supporter chacune les grandes vertus et *les grands vices de l'autre.* » C'est la formule même du dilettantisme moral. Ainsi ce goût de la vie ne cache rien qu'une sorte d'acceptation, de démission, de lâcheté devant la vie. Et le grand sens caché de la guerre, n'est-ce pas une volonté toute contraire, la volonté que le bien l'emporte sur le mal, la vertu sur le vice, la force sur la faiblesse, le plus apte sur le moins apte, que sais-je encore? mais, au fond, c'est une violence faite à la vie par amour de la vie, ce n'est point cette inertie, cet abandon: c'est une victoire contre toutes les puissances de mort qui tendent à corrompre et à paralyser l'être, et cela payé de la douleur et de l'arrachement de la vie même.

Chose singulière! M. Romain Rolland qui ne veut rien détruire et qui appelle « la protection de Notre-Dame-la-Misère sur l'Europe démente », réserve toute sa sympathie pour ceux-là qui se détruisent eux-mêmes. Hier, il saluait un jeune Allemand, « le malheureux Georg Trakl, poète de la mélancolie, dont on fit un lieutenant de colonne sanitaire en Galicie, et que la vue des souffrances poussa, à la fin d'octobre, au désespoir et au suicide ».

Trait significatif et qui nous montre ce que valent les attendrissements de ce cœur pitoyable et morbide. Pour nous, voilà qui glace notre pitié. Toujours le suicide nous sembla un crime, le crime ultime, comme dit Chesterton, « le refus de prêter le serment d'obéissance à la vie »; mais jamais il ne nous parut plus indécent et plus misérable. C'est dans le temps même où la vie est plus menacée qu'elle acquière plus de prix; et jamais on ne fut moins qu'aujourd'hui le maître de la sienne, jamais on ne sentit aussi fortement qu'elle appartient d'abord aux hommes, à la patrie et à Dieu. Nous réservons notre douleur à ceux qui nous donnent leur existence et non point à ceux qui nous en frustrent. L'apothéose de ce suicidé, voilà qui convenait à M. Romain Rolland : c'est le genre d'héroïsme que son œuvre

M. ROMAIN ROLLAND

OU

E DILETTANTISME DE LA FOI

Le dilettantisme n'est point nécessairement frivole; par-
s, pour nous donner le change, il se recouvre de gravité
prend une allure austère. Mais quoi qu'il fasse, il ne
rvient jamais à céler sa radicale impuissance. Qu'il se
re du beau nom d'intelligence ou qu'il se donne le pathé-
ue de la foi, on perce toujours sa nudité et sa misère :
'il raille ou qu'il admire, qu'il nie ou qu'il adore, c'est,
fin de compte, le même désordre et la même déraison.
Aussi bien, l'agnosticisme de M. Anatole France et ce qu'on
urrait appeler le « fidéisme » de M. Romain Rolland
:hent une même infirmité de la pensée, une semblable
iptitude à choisir et à accepter un ordre. Tous deux sont
ılement anarchistes. L'un est voluptueux et sa négation
souriante; l'autre est enthousiaste et exalte son moi con-
dictoire et frénétique. Si nous refusons notre cœur à un
atole France, sous ce prétexte qu'il déçoit la faculté d'amour
e nous tenons pour le signe des grandes intelligences et la
sure des grandes âmes, allons-nous l'abandonner à un
main Rolland parce qu'il simule avec véhémence tout

M. ROMAIN ROLLAND
OU
LE DILETTANTISME DE LA FOI

Le dilettantisme n'est point nécessairement frivole; parfois, pour nous donner le change, il se recouvre de gravité et prend une allure austère. Mais quoi qu'il fasse, il ne parvient jamais à céler sa radicale impuissance. Qu'il se pare du beau nom d'intelligence ou qu'il se donne le pathétique de la foi, on perce toujours sa nudité et sa misère : qu'il raille ou qu'il admire, qu'il nie ou qu'il adore, c'est, en fin de compte, le même désordre et la même déraison.

Aussi bien, l'agnosticisme de M. Anatole France et ce qu'on pourrait appeler le « fidéisme » de M. Romain Rolland cachent une même infirmité de la pensée, une semblable inaptitude à choisir et à accepter un ordre. Tous deux sont également anarchistes. L'un est voluptueux et sa négation est souriante; l'autre est enthousiaste et exalte son moi contradictoire et frénétique. Si nous refusons notre cœur à un Anatole France, sous ce prétexte qu'il déçoit la faculté d'amour que nous tenons pour le signe des grandes intelligences et la mesure des grandes âmes, allons-nous l'abandonner à un Romain Rolland parce qu'il simule avec véhémence tout

le désordre des passions et le sublime de la foi? Que doit-on le plus redouter de la sécheresse ou du dévergondage sentimental, du doute ou de la croyance aveugle, de l'indifférence ou d'une excitation sans but? Qui vaut le mieux d'une ironie qui se rit de notre nature et la couvre de ridicule, ou d'une admiration béate pour une humanité qui s'idolâtre et oublie de quelle étoffe elle est faite? L'une et l'autre sont aussi détestables, et selon notre nature et notre tempérament, nous sommes portés à suivre la première ou la seconde. Mais, faute d'une vérité objective, sceptiques ou idéalistes viennent buter contre le nihilisme et leur liberté est pareillement illusoire.

Avec l'*Histoire contemporaine* et *Jean-Christophe*, ces deux « sommes » de l'histoire morale de ces vingt dernières années, nous tenons les deux bouts de la chaîne: ici une vision étroite de l'univers qui rétrécit et dessèche les âmes, là une perception chaotique du monde où notre raison se perd et se détruit : pensées également décevantes, pensées sans force et sans virilité.

Il peut, dès l'abord, sembler paradoxal d'adresser un tel reproche à un écrivain qui ne cesse de faire appel à l'héroïsme et à la volonté de puissance et qui a fait passer tout Nietzche et tout Gœthe dans la substance amorphe de son œuvre. Un vice profond corrompt toutes ses tentatives, entrave tous ses mouvements, frappe de stérilité toute son action. Ce vice, c'est le dilettantisme, oh! non point souriant, mais austère, lyrique et quelque peu pédant, mais non pas moins réel et non moins dangereux.

Le dilettante, c'est l'homme qui ne peut ou ne veut choisir, soit qu'il désespère de sortir de lui-même, de ses sensations, de ses impressions — et alors il devient sceptique — soit qu'il fasse de ses idées, de son moi la réalité du monde, et un tel idéaliste s'adore à l'égal de Dieu. C'est de cette manière que M. Romain Rolland est ce que j'appelle un dilettante.

M. Romain Rolland ne veut rien nier, sous ce prétexte

que tout est à respecter dans la nature humaine, et que tous nos sentiments sont des manifestations du divin. La vérité, c'est ce que nous sentons. « Je sens, donc *Il est.* » Voilà le *credo* sur lequel il a établi son œuvre et qui suffit à l'éclairer. « Dieu, dit-il, c'est notre moi supérieur, incarné en nous, en cette heure de sa vie millénaire. » C'est ainsi qu'il entend la foi.

Tu as la foi, dit Lia à Aërt et celui-ci répond :
— Ce n'est pas en Dieu que je crois.
— En qui donc ?
— En l'homme... Le ciel est en nous, Lia ; ici est Dieu...
— Quel Dieu ? Tu viens de le nier.
— *Pense aux choses éternelles et tu seras éternel.*

Ainsi, impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, nous voyons l'homme se dédier à lui-même le monde visible en guise de temple et s'ériger en divinité. L'individu devient le divin. Thème imprécis et orgueilleux sur lequel on pourra composer de multiples variations poétiques, où le rêve du vieil homme que chacun porte en soi suppléera par son orgueil même à l'imprécision et à l'extravagance du concept. L'idéaliste exprime donc assez par cela même qu'il exprime des idées. Tout se combine à ses yeux, la vérité et l'erreur, le bien et le mal : « Il faut, dit-il, tout embrasser vaillamment, joyeusement, jeter dans la fonte ardente de notre cœur et les forces qui nient et celles qui affirment, ennemies et amies, tout le métal de la vie. La fin de tout, c'est la statue qui s'élabore en nous, le fruit divin de l'esprit. » Incapable d'évaluer le vrai, cette intelligence se révolte à la pensée d'un choix. « Moi, je choisis *tout*, dit-il. » Entre les croyances qui, par exemple, déterminent aujourd'hui la jeunesse, il refuse de décider :

Ces jeunes gens sont plus près l'un de l'autre qu'il ne semble d'abord. Sans doute ne l'admettront-ils jamais. C'est qu'ils ne voient chacun que la foi où ils voguent et ils ne voient pas que toutes ces

fois sont emportées par les mêmes puissantes lois de l'évolution de l'esprit, comme le globe terrestre en sa gravitation entraîne continents et mers, dans le même sillon de l'espace.

Ainsi l'évolution est divinisée à son tour et devient une foi, foi large, inorganique où tout se justifie et se comprend.

La vérité n'étant point quelque chose d'extérieur, de réel, que l'on accepte ou que l'on reçoit, ne peut être que ce qu'on a vécu. C'est pourquoi M. Romain Rolland prend les idées surtout pour ce qu'elles ont d'émotionnel, de sensible; il les embrasse à cause de cette chaleur que leur contact suscite en lui :

Que me fait cette pensée morte qui m'appartient à peine, dit Aërt à son maître. Quand vous m'avez appris un théorème nouveau, j'en éprouve une joie d'un moment ; mais je dis aussitôt : Sot, de quoi te réjouis-tu ? Que viens-tu de gagner ? Cette vérité qu'on t'a dite existait avant que tu l'eusses sentie : elle n'a pas besoin de toi, elle est dans tous les cerveaux, elle n'est pas à toi, *ce n'est donc pas la vie.*

Nous avons ici la condamnation non seulement de la culture, de la tradition, mais encore de la raison et de la volonté. La culture, d'abord, en ce qu'elle est tenue pour une chose passée, une chose *morte.* D'après M. Romain Rolland, chaque génération, chaque individu devra réapprendre à découvrir la vie, comme s'il était jeté dans une île déserte; il aura tout à refaire pour son propre compte, comme si rien n'avait existé avant lui, car les choses n'ont de valeur et de prix que par l'effort qu'il fera pour les acquérir et les vivre... A cette seule condition, il sera un homme. Sophisme sous lequel se cachent l'orgueil individualiste le plus extravagant et une disposition d'esprit révolutionnaire qui voudrait se faire prendre pour une véritable liberté d'esprit. N'est-ce donc point vivre que maintenir l'effort des siècles en nous? car maintenir, c'est s'enrichir et ne point acquérir, c'est perdre. La révolte est vaine qui consiste à vouloir se passer de toutes les expériences acquises : pendant que nous les refai-

sons, nous ne progressons point. En exigeant trop de l'homme, cette doctrine ne le rend-elle pas moins productif que celle qui fait à la tradition sa place?

La raison, enfin, est ici implicitement niée; car, la raison qui n'est pas la faculté du réel et qui ne reçoit rien ne peut que déraisonner; et le fait est que M. Romain Rolland, par vénération pour la vie, finit par reconnaître la priorité de la déraison, qu'il nomme sensibilité, inconscient ou instinct.

N'étant guidé ni par l'expérience, ni par l'entendement, M. Romain Rolland va parmi la vie, comme Orphée parmi les bêtes; il adore en passant toutes les puissances et toutes les idées que l'imagination engendre : il les adore toutes à l'égal de divinités. « Ah! s'écrie-t-il, ne mutilons pas la vie; de quel droit le ferions-nous, de quelle volonté pourrions-nous nous réclamer? » « On ne fait pas ce qu'on veut. On vit et on veut, cela fait deux. Vois-tu, dit Gottfried à Jean-Christophe, toutes les théories, même celles de vertu, sont mauvaises, sont sottes, font le mal. Ne violente pas la vie. Sois pieux envers chaque jour. » Accueillons donc toute la diversité des choses, fussent-elles l'incohérent et l'absurde. Il y a là ce que M. Rolland appelle un « mysticisme de race »: « On n'appartient pas impunément au plus grand peuple destructeur et constructeur d'Occident, au peuple qui détruit pour construire et construit pour détruire, — celui qui joue avec les idées et avec la vie. » A en croire M. Romain Rolland, nous aurions la vocation du dilettantisme et ce serait notre mysticisme. A Dieu ne plaise!

C'est, en effet, de ce culte anarchique et grossier de la vie que M. Romain Rolland a fait une foi, une mystique et c'est en tant qu'il le professe qu'il se croit l'âme religieuse: singulier abus de mots qu'on a, dès l'abord, vidés de tout leur sens réel et concret. Cet individualiste et ce dilettante, nous l'avons vu, estime que la recherche, l'inquiétude valent par elles-mêmes. Bien que ne croyant pas à la vérité, il ne peut se passer des vertus qu'une telle croyance suscite. Il

sait, par exemple, que l'esprit qui s'efforce vers le vrai est plus riche que l'esprit qui nie et se renonce: et il entend conserver l'effort. Il sait que l'âme inquiète, progresse et se purifie; et il veut maintenir l'inquiétude. De même, il pense que le manque de foi est une pauvreté, une impossibilité de s'égaler à l'événement et de l'atteindre; aussi souhaite-t-il d'être un homme de foi. Mais il donne à l'effort, à l'inquiétude, à la foi, cette valeur que seul possède l'objet vers quoi ils tendent. Et c'est là qu'est l'erreur et la vanité de cet esthétisme. Car, outre une incroyable inaptitude à accepter les lois de la raison, je ne puis pas ne point découvrir en M. Romain Rolland un dilettante qui croit — bien que sa foi n'ait point d'objet — parce que *croire* lui semble plus beau, plus difficile que douter. L'histoire lui a révélé, en effet, que toutes les grandes âmes sont des âmes croyantes et, respectueux de toutes les forces, il sait que croire est une force; mais, soit par défaut d'humilité, soit par faiblesse, il est inapte à découvrir et adopter cela même qui fait la valeur de la foi, je veux dire sa vérité[1].

« Foi libre, libre de toutes les religions, de tous les partis, de toutes les patries », voilà Jean-Christophe et c'est essentiellement l'anarchie.

L'univers qu'il habite est celui du pur sentiment que rien n'organise, parce qu'il ne veut rien recevoir. « Vous avez besoin d'un ordre et vous ne pouvez le faire vous-même, dit-il. » Mais l'ordre n'est pas immanent au sujet: il suppose que nous acceptons un principe étranger à nous, un fait qui introduise une hiérarchie entre nos propres sentiments et nos propres idées. On l'a remarqué justement :

---

1. Ainsi, M. Romain Rolland admire les chrétiens, bien que leur foi lui paraisse « un manque de foi en la vie, un manque de foi dans l'avenir » et il s'écrie : « C'est pour cela que je vous aime, chrétiens, car je vous plains : vous attristez le monde, mais vous l'embellissez. Le monde sera plus pauvre quand votre douleur n'y sera plus. » N'est-ce pas le dilettantisme même ?

« nos plus hauts besoins se portent sur cela que nous ne pouvons pas faire. Le plus haut besoin de l'homme, n'est-il pas le besoin de cela qu'il peut le moins faire, *de cela par quoi il se veut fait*, le besoin de Dieu. »

Mais Jean-Christophe qui se croit Dieu et qui « fait craquer les limites de l'être » tient la foi pour cette espèce de délire furieux qui le possède. Elle est en lui un instinct irrésistible.

Le monde se ruait en lui comme une cataracte. Il était ivre de cette chute en Dieu. Dieu abîme ! Dieu gouffre. Brasier de l'Être, ouragan de la vie, folie de vivre sans but, sans frein, sans raison, pour la fureur de vivre.

A ce mystique du moi illuminé, opposons la virile sagesse d'une mystique véritable, de sainte Catherine de Sienne : « Tout mal est fondé sur l'amour-propre. Cet amour est un nuage qui obscurcit la lumière de la raison et la raison a en elle la lumière de la foi. On ne perd pas l'une sans l'autre. »

*
* *

Admirables paroles et qui nous montrent de quel vice est atteint Jean-Christophe. Sous ce mysticisme imprécis, ces effusions de l'âme, toute cette prodigieuse dépense d'énergie sentimentale, se cache un orgueil exaspéré. Le mystique n'est point ce rêveur exalté, cet imaginatif qui poursuit je ne sais quelle nébuleuse : il sait ce qu'il veut, il a un but précis : la perfection; et les besoins qu'il éprouve sont des besoins réels, en ce qu'il croit à une vérité extérieure qu'il s'efforce d'atteindre. Aussi bien, au lieu d'être un état amorphe d'aspirations confuses et contradictoires, le mysticisme est un état volontaire qui suppose un effort soutenu, travaillant,

et susceptible de progrès. Enfin, bien loin d'y trouver cette manière d'infatuation qu'on voit à nos intellectuels du mysticisme, le mystique s'humilie toujours davantage et ne redoute rien tant que de demeurer oisif : c'est une âme courageuse, vaillante et active. Jean-Christophe n'est qu'une âme déréglée.

M. Romain Rolland a-t-il plus de droit à s'appeler une âme religieuse? Dogmatisme sans dogme, religion sans foi, voilà ce qu'il nous propose. Ce qu'il qualifie de religieux, c'est un état mal défini, un certain goût de la vie intérieure qu'il divinise, un sens du mystère qui ne reconnaît pas la réalité des Mystères, bref, une forme de dilettantisme moral ou mieux de moralisme dilettante, une manière de transposer le « vivre sa vie » sur le plan spirituel...

Ce mysticisme m'apparaît bien plutôt comme une névrose de l'intelligence: c'est proprement le mal romantique. Même dialectique puérile, même révolte, même insubordination, même individualisme qui fausse tout. A cette exaltation idéologique, je trouve en outre je ne sais quelle indécence : n'y a-t-il pas une certaine animalité dans cette soumission à l'instinct et, dans ce don perpétuel à toutes les idées, un manque de chasteté de la pensée? L'homme civilisé répugne à cette confusion : et cette culture que M. Romain Rolland rejette, consiste précisément à nous faire sortir d'un tel désordre en nous apprenant à *refuser*. C'est en cela qu'elle est une *délivrance*.

Proud'hon n'eût sans doute pas manqué de placer le père de Jean-Christophe parmi ses « femmelins » et de lui, comme de Lamartine, il eut pu dire: « C'est l'entendement qui ne fonctionne pas, qui, ne produisant pas de germes, laisse l'homme sans résolution, sans conseil, sans critère. Mieux vaudrait une vraie femme. » Ici aussi l'obscurcissement de l'idée est remplacée par une loquacité excessive qui fait d'autant mieux ressortir le faux de la pensée, la pauvreté du sens moral; de là encore ce scepticisme qui, malgré tous

ses enthousiasmes, toutes ses fois successives et contradictoires, fait le fond de sa doctrine et lui donne un caractère de pessimisme étranger à sa vraie nature.

Devant cette masse de pensées — cette *somme du monde* — qu'aucune volonté ne dirige, qu'aucun caractère ne relève, qui enregistre sans comprendre et ne se détermine jamais, l'intelligence se fatigue et s'ennuie : en dépit de son verbalisme, cet art nous apparaît peu lyrique, obscur, sec et figé. Nous sommes devant un volcan, peut-être, mais c'est un volcan qui ne jette que des cendres.

* * *

En faisant passer dans son Jean-Christophe tout cet amas informe d'idées empruntées à tous les penseurs de l'Europe, à Nietzche, à Tolstoï, à Gœthe, en prenant ses épisodes dans la vie des hommes illustres de toutes les nations, en souhaitant d'allier l'idéalisme germanique au rationalisme latin, M. Romain Rolland a voulu que son œuvre fût vraiment « européenne » ; et le fait est qu'il a trouvé des lecteurs en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Suisse « cette petite France plus grave » qui est sa terre d'élection, avant qu'il n'en eût chez nous. Mais que *Jean-Christophe* est loin d'être ce que Nietzche appelait une œuvre « européenne » ! Les livres européens, ce sont ceux de nos moralistes français, des La Rochefoucauld, des Vauvenargues, des La Bruyère, ces génies lucides, pleins d'idées véritables, d'idées de cette espèce qui crée les idées; « ces écrivains ne semblent n'avoir écrit ni pour les exaltés, ni pour les jeunes vierges, ni pour les Allemands... »

Hélas, nous ne saurions en dire autant de ce Jean-Christophe, conçu dans les limbes de l'émotion musicale. Romain

Rolland, en effet, est un musicien. Pour lui tout ce qui est est musique; mais le goût des synthèses symphoniques lui a fait oublier l'école du contre-point et de la fugue. De la musique, son œuvre a la fluidité. Le génie de la musique, en effet, est indépendant de toute réflexion, de toute intention consciente : il ne s'arrête ni aux formes de l'espace, du temps ou de la causalité; il croit saisir directement en lui le rythme continu de la vie. Aussi bien ne nécessite-t-il nullement l'intervention des concepts et chasse la raison. Du même coup, il dérationalise et dénationalise: il parle une langue primitive et universelle qui fait appel à l'instinct et aux puissances sourdes et végétatives de l'âme. Quoi de plus impropre pour l'expression des *idées*, et que peut être une œuvre d'art abandonnée à ces impulsions inconscientes? L'artiste doit maîtriser le chant qui est en lui et cette domination de la « puissance musicale », cette limitation, est proprement l'acte artistique : sans quoi il en vient fatalement à priser de plus en plus la force pour l'amour de la force, la pensée pour l'amour de la pensée, l'inspiration pour l'amour de l'inspiration. « Ainsi, dit Nietzsche, l'art marche à l'encontre de sa délivrance et touche en même temps toutes les phases de ses débuts, de son enfance, de son imperfection, de ses tentatives, de ses débordements de jadis. » Nous tombons dans le naturalisme, c'est-à-dire dans le commencement de l'art et dans son bégayement.

Telle est bien l'aventure de M. Romain Rolland : sa sympathie musicale à l'endroit des idées l'a conduit à un dilettantisme ardent, mystique, où son talent et sa sensibilité se sont épuisés en vain. Que l'intelligence se renonce par scepticisme ou par une ardeur déréglée, c'est un pareil désordre.

Or, la marque de la génération nouvelle, c'est un goût passionné de l'ordre. Qu'on nous entende bien: nous cherchons une vérité qui soit faiseuse d'ordre et non point un ordre, à quoi nous attachons une vérité précisément pour

cela qu'il est un ordre. Nous ne sommes pas de ces pragmatistes pour qui les conséquences pratiques importent seules, et qui acceptent une gageure aussi immorale: sceptiques sur le vrai, ils viennent à confondre discipline et vérité et à en faire une seule et même chose. Scandale pour la raison comme pour le cœur! La discipline en soi, l'ordre en soi exclut, mutile, appauvrit; le subirions-nous si nous ne tenions pas pour vrai cela au nom de quoi il impose de tels sacrifices? La règle, l'autorité, le lien ne sauraient d'eux-mêmes rien féconder, ni enrichir: ils sont stériles; mais ils ne sont pas des puissances antagonistes de l'esprit: ils sont cet esprit lui-même qui se réalise selon son principe et sa liberté et ils sont justes dans la mesure où il est juste.

Rechercher la vérité, ne pas croire que c'est nous qui la donnons, restaurer les droits de la raison, la former selon une saine philosophie qui respecte les catégories et les rapports de l'entendement, nerfs de tout discours et de toute humaine pensée, voilà la besogne qui semble, dès l'abord nécessaire en sortant du monde ténébreux, chaotique de Jean-Christophe. Le cœur y trouvera son compte et mieux que dans ce gaspillage d'héroïsme, d'action et de foi que M. Romain Rolland lui propose.

31 *août* 1913.

APPENDICE

Nous reproduisons ici l'article que M. Romain Rolland fit paraître, le 15 septembre 1914, dans le Journal de Genève. *La Censure, en France, lui eut refusé son visa. Mais depuis lors, tous les journaux ont commenté et reproduit les phrases les plus excessives de cet article trop fameux. Nul doute qu'aujourd'hui elle ne les laisse reproduire. Il y aurait même un inconvénient grave à ce qu'elle altérât, par ses suppressions, le texte original. On ne laisserait point de les exploiter pour entretenir l'équivoque. Pourtant, il est une phrase sur le « tsarisme » qu'on ne peut recopier sans honte. Les curieux iront la chercher dans le* Journal de Genève. *Pour nous, nous l'avons remplacée par une ligne de points.*

AU DESSUS DE LA MÊLÉE

O jeunesse héroïque du monde! Avec quelle joie prodigue elle verse son sang dans la terre affamée! Quelles moissons de sacrifices fauchées sous le soleil de ce splendide été!... Vous tous, jeunes hommes de toutes les nations, qu'un commun idéal met tragiquement aux prises, jeunes frères ennemis — Slaves qui courez à l'aide de ceux de votre race, Anglais qui combattez pour l'honneur et le droit, peuple belge intrépide, qui osas tenir tête au colosse germanique et défendis contre lui les Thermopyles de l'Occident, Allemands qui luttez pour défendre la pensée et la ville de Kant contre le torrent des cavaliers cosaques, et vous surtout, mes jeunes compagnons français, qui depuis des années me confiez vos rêves et qui m'avez envoyé, en partant pour le feu, vos sublimes adieux, vous en qui refleurit la lignée des héros de la Révolution — comme vous m'êtes chers, vous qui allez mourir [1]! Comme vous nous vengez des années de scepticisme, de veulerie jouisseuse où nous avons grandi, protégeant de leurs miasmes notre foi, votre foi, qui triomphe avec vous sur les champs de bataille! Guerre de « revanche », a-t-on dit... De revanche, en effet, mais non comme l'entend un chauvinisme étroit; revanche de la foi contre tous les égoïsmes des sens et de l'esprit, don absolu de soi aux idées éternelles...

« Qu'est-ce que nos individus, nos œuvres, devant l'immensité du but? m'écrit un des plus puissants romanciers de la jeune France, le caporal X... La guerre de la Révolution contre le féodalisme se rouvre. Les armées de la République vont assurer le triomphe de la démocratie en Europe et parfaire l'œuvre de la Convention. C'est plus

---

1. A l'heure même où nous écrivons ces lignes, Charles Péguy mourait.

que la guerre inexpiable au foyer, c'est le réveil de la liberté... »

« Ah! mon ami, m'écrit un autre de ces jeunes gens, haut esprit, âme pure, et qui sera, s'il vit, le premier critique d'art de notre temps, le lieutenant X... Quelle race admirable! Si vous voyiez, comme moi, notre armée, vous seriez enflammé d'admiration pour ce peuple. C'est un élan de la *Marseillaise*, un élan héroïque, grave, un peu religieux. J'ai vu partir les trois régiments de mon corps: les premiers, les hommes de l'active, les jeunes gens de vingt ans, d'un pas ferme et rapide, sans un cri, sans un geste, avec l'air décidé et pâle d'éphèbes qui vont au sacrifice. Puis, la réserve, les hommes de vingt-cinq à trente ans, plus mâles et plus déterminés, qui viennent soutenir les premiers, feront l'élan irrésistible. Nous, nous sommes les vieillards, les hommes de quarante ans, les pères de famille qui donnent la basse du chœur. Nous partons, nous aussi, confiants, résolus et bien fermes, je vous assure. Je n'ai pas envie de mourir, mais je mourrai sans regret maintenant; j'ai vécu quinze jours qui en valent la peine, quinze jours que je n'osais plus me promettre du destin. On parlera de nous dans l'histoire. Nous aurons ouvert une ère dans le monde. Nous aurons dissipé le cauchemar du matérialisme de l'Allemagne casquée et de la paix armée. Tout cela aura croulé devant nous comme un fantôme. Il me semble que le monde respire. Rassurez votre Viennois[1], cher ami: la France n'est pas près de finir. Nous voyons sa résurrection. Toujours la même : Bouvines, croisades, cathédrales, Révolution, toujours les chevaliers du monde, les paladins de Dieu. J'ai assez vécu pour voir cela! Nous qui le disions depuis vingt ans, quand personne ne voulait nous croire, nous avons lieu d'être contents... »

O mes amis, que rien ne trouble donc votre joie! Quel que soit le destin, vous vous êtes haussés aux cimes de la vie, et vous y avez porté avec vous votre patrie. Vous vaincrez, je le sais. Votre abnégation, votre intrépidité, votre foi absolue en votre cause sacrée, la certitude inébranlable qu'en défendant votre terre envahie vous défendez les libertés du monde, m'assurent de votre victoire, jeunes armées de Marne-et-Meuse, dont le nom est gravé désormais dans l'histoire à côté de vos aînées de la Grande République. Mais quand bien même le malheur eût voulu que vous fussiez vaincus, et la France avec vous, une telle mort eût été la

---

1. Allusion à un écrivain viennois qui m'avait dit, quelques semaines avant la déclaration de guerre, qu'un désastre de la France serait aussi un désastre pour les penseurs libres de l'Allemagne.

ıs belle que pût rêver une race. Elle eût couronné la
du grand peuple des croisades. Elle eût été sa suprême
toire... Vainqueurs ou vaincus, vivants ou morts, soyez
ıreux! Comme me l'a dit l'un de vous, en m'embrassant
oitement, sur le terrible seuil :
Il est beau de se battre, les mains pures et le cœur
ıocent, et de faire avec sa vie la justice divine. »

* * *

Vous faites votre devoir. Mais d'autres, l'ont-ils fait?
)sons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens, à leurs
des moraux, aux maîtres de l'opinion, à leurs chefs reli-
ux ou laïques, aux églises, aux penseurs, aux tribuns
ialistes. Quoi! vous aviez, dans les mains, de telles
hesses vivantes, ces trésors d'héroïsme! A quoi les dé-
ısez-vous? Cette jeunesse avide de se sacrifier, quel but
:z-vous offert à son dévouement magnanime? L'égorgement
tuel de ces jeunes héros! La guerre européenne, cette
lée sacrilège, qui offre le spectacle d'une Europe démente,
ntant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme
rcule!
ıinsi, les trois plus grands peuples d'Occident, les gardiens
la civilisation, s'acharnent à leur ruine et appellent à la
cousse les Cosaques, les Turcs, les Japonais, les Cingha-
;, les Soudanais, les Sénégalais, les Marocains, les Egyp-
ıs, les Sikhs et les Cipayes, les barbares du pôle et ceux
l'équateur, les âmes et les peaux de toutes les couleurs!
dirait l'empire romain au temps de la Tétrarchie, faisant
)el, pour s'entre-dévorer, aux hordes de tout l'univers!...
tre civilisation est-elle donc si solide que vous ne crai-
ez pas d'ébranler ses piliers? Est-ce que vous ne voyez
; que si une seule colonne est ruinée, tout s'écroule sur
ıs? Etait-il impossible d'arriver, entre vous, sinon à vous
ıer, du moins à supporter chacun les grandes vertus et
grands vices de l'autre? Et n'auriez-vous pas dû vous
)liquer à résoudre dans un esprit de paix (vous ne l'avez
me pas, sincèrement, tenté) les questions qui vous divi-
ent, — celle des peuples annexés contre leur volonté, —
la répartition équitable entre vous du travail fécond et
richesses du monde? Faut-il que le plus fort rêve per-
uellement de faire peser sur les autres son ombre orgueil-
se, et que les autres perpétuellement s'unissent pour

que la guerre inexpiable au foyer, c'est le réveil
liberté... »

« Ah! mon ami, m'écrit un autre de ces jeunes
haut esprit, âme pure, et qui sera, s'il vit, le premier cr
d'art de notre temps, le lieutenant X... Quelle race
rable! Si vous voyiez, comme moi, notre armée, vous
enflammé d'admiration pour ce peuple. C'est un élan
Marseillaise, un élan héroïque, grave, un peu religieu
vu partir les trois régiments de mon corps: les pre
les hommes de l'active, les jeunes gens de vingt ans,
pas ferme et rapide, sans un cri, sans un geste, avec
décidé et pâle d'éphèbes qui vont au sacrifice. Pu
réserve, les hommes de vingt-cinq à trente ans, plus
et plus déterminés, qui viennent soutenir les premiers,
l'élan irrésistible. Nous, nous sommes les vieillard
hommes de quarante ans, les pères de famille qui do
la basse du chœur. Nous partons, nous aussi, confiant
solus et bien fermes, je vous assure. Je n'ai pas env
mourir, mais je mourrai sans regret maintenant; j'ai
quinze jours qui en valent la peine, quinze jours q
n'osais plus me promettre du destin. On parlera de
dans l'histoire. Nous aurons ouvert une ère dans le m
Nous aurons dissipé le cauchemar du matérialisme de
lemagne casquée et de la paix armée. Tout cela aura c
devant nous comme un fantôme. Il me semble que le m
respire. Rassurez votre Viennois[1], cher ami: la France
pas près de finir. Nous voyons sa résurrection. Toujou
même : Bouvines, croisades, cathédrales, Révolution, tou
les chevaliers du monde, les paladins de Dieu. J'ai assez
pour voir cela! Nous qui le disions depuis vingt ans, q
personne ne voulait nous croire, nous avons lieu
contents... »

O mes amis, que rien ne trouble donc votre joie!
que soit le destin, vous vous êtes haussés aux cimes
vie, et vous y avez porté avec vous votre patrie. Vous
crez, je le sais. Votre abnégation, votre intrépidité,
foi absolue en votre cause sacrée, la certitude inébran
qu'en défendant votre terre envahie vous défendez les lib
du monde, m'assurent de votre victoire, jeunes armée
Marne-et-Meuse, dont le nom est gravé désormais dans
toire à côté de vos aînées de la Grande République.
quand bien même le malheur eût voulu que vous fu
vaincus, et la France avec vous, une telle mort eût é

---

1. Allusion à un écrivain viennois qui m'avait dit, quelques sem
avant la déclaration de guerre, qu'un désastre de la France serait au
désastre pour les penseurs libres de l'Allemagne.

plus belle que pût rêver une race. Elle eût couronné la vie du grand peuple des croisades. Elle eût été sa suprême victoire... Vainqueurs ou vaincus, vivants ou morts, soyez heureux! Comme me l'a dit l'un de vous, en m'embrassant étroitement, sur le terrible seuil :

« Il est beau de se battre, les mains pures et le cœur innocent, et de faire avec sa vie la justice divine. »

* * *

Vous faites votre devoir. Mais d'autres, l'ont-ils fait?

Osons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens, à leurs guides moraux, aux maîtres de l'opinion, à leurs chefs religieux ou laïques, aux églises, aux penseurs, aux tribuns socialistes. Quoi! vous aviez, dans les mains, de telles richesses vivantes, ces trésors d'héroïsme! A quoi les dépensez-vous? Cette jeunesse avide de se sacrifier, quel but avez-vous offert à son dévouement magnanime? L'égorgement mutuel de ces jeunes héros! La guerre européenne, cette mêlée sacrilège, qui offre le spectacle d'une Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule!

Ainsi, les trois plus grands peuples d'Occident, les gardiens de la civilisation, s'acharnent à leur ruine et appellent à la rescousse les Cosaques, les Turcs, les Japonais, les Cinghalais, les Soudanais, les Sénégalais, les Marocains, les Egyptiens, les Sikhs et les Cipayes, les barbares du pôle et ceux de l'équateur, les âmes et les peaux de toutes les couleurs! On dirait l'empire romain au temps de la Tétrarchie, faisant appel, pour s'entre-dévorer, aux hordes de tout l'univers!... Notre civilisation est-elle donc si solide que vous ne craigniez pas d'ébranler ses piliers? Est-ce que vous ne voyez pas que si une seule colonne est ruinée, tout s'écroule sur vous? Etait-il impossible d'arriver, entre vous, sinon à vous aimer, du moins à supporter chacun les grandes vertus et les grands vices de l'autre? Et n'auriez-vous pas dû vous appliquer à résoudre dans un esprit de paix (vous ne l'avez même pas, sincèrement, tenté) les questions qui vous divisaient, — celle des peuples annexés contre leur volonté, — et la répartition équitable entre vous du travail fécond et les richesses du monde? Faut-il que le plus fort rêve perpétuellement de faire peser sur les autres son ombre orgueilleuse, et que les autres perpétuellement s'unissent pour

l'abattre? A ce jeu puéril et sanglant, où les partenaires changent de place tous les siècles, n'y aura-t-il jamais de fin, jusqu'à l'épuisement total de l'humanité?

Ces guerres, je le sais, les chefs d'Etat et leur diplomatie qui en sont les auteurs criminels n'osent en accepter la responsabilité; chacun s'efforce sournoisement d'en rejeter la charge sur l'adversaire. Et les peuples qui suivent, dociles, se résignent en disant qu'une puissance plus grande que les hommes a tout conduit. On entend, une fois de plus, le refrain séculaire: « Fatalité de la guerre, plus forte que toute volonté », le vieux refrain des troupeaux, qui font de leur faiblesse un dieu et qui l'adorent. Les hommes ont inventé le destin, afin de lui attribuer les désordres de l'univers, qu'ils ont pour devoir de gouverner. Point de fatalité! La fatalité, c'est ce que nous voulons. Et c'est aussi, plus souvent, ce que nous ne voulons pas assez. Qu'en ce moment, chacun de nous fasse son *mea culpa*! Cette élite intellectuelle, ces églises, ces partis ouvriers, n'ont pas voulu la guerre... Soit! Qu'ont-ils fait pour l'empêcher? Que font-ils pour l'atténuer? Ils attisent l'incendie, chacun y porte son fagot.

Le trait le plus frappant de cette monstrueuse épopée, le fait sans précédent est, dans chacune des nations en guerre, l'unanimité pour la guerre. C'est comme une contagion de fureur meurtrière qui, venue de Tokio il y a dix années, ainsi qu'une grande vague, se propage et parcourt tout le corps de la terre. A cette épidémie, pas un n'a résisté. Plus une pensée libre qui ait réussi à se tenir hors de l'atteinte du fléau. Il semble que sur cette mêlée des peuples, où, quelle qu'en soit l'issue, l'Europe sera mutilée, plane une sorte d'ironie démoniaque. Ce ne sont pas seulement les passions de races, qui lancent aveuglément les millions d'hommes les uns contre les autres, comme des fourmilières, et dont les pays neutres eux-mêmes ressentent le dangereux frisson; c'est la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées, et se mettent, dans chaque Etat, à la suite des armées. Dans l'élite de chaque pays, pas un qui ne proclame et ne soit convaincu que la cause de son peuple est la cause de Dieu, la cause de la liberté et du progrès humains. Et je le proclame aussi...

Des combats singuliers se livrent entre les métaphysiciens, les poètes, les historiens. Eucken contre Bergson, Hauptmann contre Maeterlinck, Rolland contre Hauptmann, Wells contre Bernard Shaw, Kipling et d'Annunzio, Dehmel et de Régnier chantent des hymnes de guerre. Barrès et Maeterlinck entonnent des péans de haine. Entre une fugue de Bach et l'orgue bruissant: *Deutschland über Alles*! le vieux philosophe Wundt, âgé de quatre-vingt-deux ans, appelle de sa voix cassée les étudiants de Leipzig à la « guerre sacrée ». Et tous, les uns aux autres, se lancent le nom de « barbares ».

L'Académie des sciences morales de Paris déclare, par la voix de son président, Bergson, que « la lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie ». L'histoire allemande, par la bouche de Karl Lamprecht, répond que « la guerre est engagée entre le germanisme et la barbarie, et que les combats présents sont la suite logique de ceux que l'Allemagne a livrés, au cours des siècles, contre les Huns et contre les Turcs ». La science, après l'histoire, descendant dans la lice, proclame, avec E. Perrier, directeur du Muséum, membre de l'Académie des sciences, que les Prussiens n'appartiennent pas à la race aryenne, qu'ils descendent en droite ligne des hommes de l'âge de pierre, appelés Allophyles, et que *le crâne moderne dont la base, reflet de la vigueur des appétits, rappelle le mieux le crâne de l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, est celui du prince de Bismarck.*

Mais les deux puissances morales, dont cette guerre contagieuse a le plus révélé la faillite, c'est le christianisme, et c'est le socialisme. Ces apôtres rivaux de l'internationalisme religieux ou laïque se sont montrés soudain les plus ardents nationalistes. Hervé demande à mourir pour le drapeau d'Austerlitz. Les purs dépositaires de la pure doctrine, les socialistes allemands, appuient au Reichstag les crédits pour la guerre, se mettent aux ordres du ministère prussien, qui se sert de leurs journaux pour répandre ses mensonges jusque dans les casernes, et qui les expédie, comme des agents secrets, pour tâcher de débaucher le peuple italien. On a cru, un moment, pour l'honneur de leur cause, que deux ou trois d'entre eux s'étaient fait fusiller, en refusant de porter les armes contre leurs frères. Ils protestent, indignés: tous marchent, l'arme au bras. Non, Liebknecht n'est pas mort pour la cause socialiste[1]. C'est le député Frank, le principal champion de l'unité franco-allemande, qui est tombé sous les balles françaises, pour la cause du militarisme. Car ces hommes, qui n'ont pas le courage de mourir pour leur foi, ont celui de mourir pour la foi des autres.

Quant aux représentants du Prince de la paix, prêtres, pasteurs, évêques, c'est par milliers qu'ils vont dans la mêlée, pratiquer, le fusil au poing, la parole divine: *Tu ne tueras point*, et : *Aimez-vous les uns les autres*. Chaque bulletin de victoire des armées allemandes, autrichiennes ou russes, remercie le maréchal Dieu, *unser alter Gott*, notre Dieu, comme dit Guillaume II, ou M. Arthur Meyer. Car chacun

---

1. Liebknecht a, depuis, glorieusement lavé son honneur des compromissions de son parti. Je lui en exprime ici mon admiration (R. R., janvier 1915.)

a le sien Et chacun de ces dieux, vieux ou jeune, a ses lévites pour le défendre et briser le Dieu des autres.

Vingt mille prêtres français marchent sous les drapeaux. Les jésuites offrent leurs services aux armées allemandes. Des cardinaux lancent des mandements guerriers. On voit des évêques serbes de Hongrie engager leurs fidèles à combattre leurs frères de la Grande-Serbie. Et les journaux enregistrent, sans paraître s'étonner, la scène paradoxale des socialistes italiens à la gare de Pise, acclamant les séminaristes qui rejoignent leurs régiments, et tous ensemble chantant la *Marseillaise*. — Tant est fort le cyclone qui les emporte tous! Tant sont faibles les hommes qu'il rencontre sur sa route, — et moi, comme les autres...

Allons, ressaisissons-nous! Quelle que soit la nature et la virulence de la contagion — épidémie morale, forces cosmiques — ne peut-on résister? On combat une peste, on lutte même pour parer aux désastres d'un tremblement de terre. Ou bien, nous inclinerons-nous, satisfaits, devant eux comme l'honorable Luigi Luzzatti, en son fameux article : *Dans le désastre universel, les patries triomphent*[1]. Dirons-nous avec lui que, pour comprendre « cette vérité grande et simple », l'amour de la patrie, il est bon, il est sain que « se déchaîne le démon des guerres internationales, qui fauchent des milliers d'êtres? » Ainsi, l'amour de la patrie ne pourrait fleurir que dans la haine des autres patries, et le massacre de ceux qui se livrent à leur défense? Il y a dans cette proposition une féroce absurdité et je ne sais quel dilettantisme néronien qui me répugnent, jusqu'au fond de mon être. Non, l'amour de ma patrie ne veut pas que je haïsse et que je tue les âmes pieuses et fidèles qui aiment les autres patries. Il veut que je les honore et que je cherche à m'unir à elles pour notre bien commun.

Vous chrétiens, pour vous consoler de trahir les ordres de votre Maître, vous dites que la guerre exalte les vertus de sacrifice. Et il est vrai qu'elle a le privilège de faire surgir des cœurs les plus médiocres le génie de la race. Elle brûle dans son bain de feu les scories, les souillures; elle trempe le métal des âmes; d'un paysan avare, d'un bourgeois timoré, elle peut faire demain un héros de Valmy. Mais n'y a-t-il pas de meilleur emploi au dévouement d'un peuple que la ruine des autres peuples? Et ne peut-on se sacrifier, chrétiens, qu'en sacrifiant son prochain avec soi? Je sais bien, pauvres gens, que beaucoup d'entre vous offrent plus volontiers leur sang qu'ils ne versent celui des autres...

Mais quelle faiblesse, au fond! Avouez donc que vous, qui

---

1. Publié récemment dans le *Corriere della Sera* et traduit par le *Journal de Genève* (numéro du 8 septembre).

ne tremblez pas devant les balles et les shrapnells, vous tremblez devant l'opinion soumise à l'idole sanglante, plus haute que le tabernacle de Jésus : l'orgueil de race jaloux! Chrétiens d'aujourd'hui, vous n'eussiez pas été capables de refuser le sacrifice aux dieux de la Rome impériale. Votre pape, Pie X, est mort de douleur, dit-on de voir éclater cette guerre. Il s'agissait bien de mourir! Le Jupiter du Vatican, qui prodigua sa foudre contre les prêtres inoffensifs que tentait la noble chimère du modernisme, qu'a-t-il fait contre ces princes, contre ces chefs criminels, dont l'ambition démesurée a déchaîné sur le monde la misère et la mort? Que Dieu inspire au nouveau pontife qui vient de monter sur le trône de saint Pierre, les paroles et les actes qui lavent l'Eglise de ce silence!

Quant à vous, socialistes, qui prétendez chacun défendre la liberté contre la tyrannie, — Français, contre le Kaiser, — — Allemands, contre le tsar, — s'agit-il de défendre un despotisme contre un autre despotisme? Combattez-les tous deux, et mettez-vous ensemble!

Entre nos peuples d'Occident, il n'y avait aucune raison de guerre. En dépit de ce que répète une presse envenimée par une minorité qui a son intérêt à entretenir ces haines, frères de France, frères d'Angleterre, frères d'Allemagne, nous ne nous haïssons pas. Je vous connais, je nous connais. Nos peuples ne demandaient que la paix et que la liberté. Le tragique du combat, pour qui serait placé au centre de la mêlée et qui pourrait plonger son regard, des hauts plateaux de la Suisse, dans tous les camps ennemis, c'est que chacun des peuples est vraiment menacé dans ses biens les plus chers, dans son indépendance, son honneur et sa vie. Mais qui a lancé sur eux ces fléaux? Qui les a acculés à cette nécessité désespérée, d'écraser l'adversaire ou de mourir? Qui, sinon leurs Etats, et d'abord (à mon sens), les trois grands coupables, les trois aigles rapaces, les trois Empires, la tortueuse politique de la maison d'Autriche, le tsarisme dévorant et la Prusse brutale! Le pire ennemi n'est pas au dehors des frontières, il est dans chaque nation; et aucune nation n'a le courage de le combattre. C'est le monstre à cent têtes, qui se nomme l'impérialisme, cette volonté d'orgueil et de domination, qui veut tout absorber, ou soumettre, ou briser, qui ne tolère point de grandeur libre hors d'elle. Le plus dangereux pour nous, hommes de l'Occident, celui dont la menace levée sur la tête de l'Europe l'a forcée à s'unir en armes contre lui, est cet impérialisme prussien, qui est l'expression d'une caste militaire et féodale, fléau non pas seulement pour le reste du monde, mais pour l'Allemagne même dont il a savamment empoisonné la pensée. C'est lui qu'il faut détruire d'abord. Mais il n'est pas le seul...

. . . . . .

*
* *

Dès que la guerre sera finie. Car, maintenant, le mal est fait. Le torrent est lâché. Nous ne pouvons, à nous seuls, le faire rentrer dans son lit. D'ailleurs, de trop grands crimes déjà ont été commis, des crimes contre le droit, des attentats à la liberté des peuples et aux trésors sacrés de la pensée. Ils doivent être réparés. Ils seront réparés. L'Europe ne peut passer l'éponge sur les violences faites au noble peuple belge, sur la dévastation de Malines et de Louvain, saccagées par les nouveaux Tilly... Mais, au nom du ciel, que ces forfaits ne soient pas réparés par des forfaits semblables! Point de vengeances ni de représailles! Ce sont des mots affreux. Un grand peuple ne se venge pas; il rétablit le droit. Que ceux qui ont en main la cause de la justice se montrent dignes d'elle, jusqu'au bout! C'est notre tâche, à nous, de le leur rappeler. Car nous n'assisterons pas inertes, à la bourrasque, attendant que sa violence se soit d'elle-même épuisée. Non, ce serait indigne. L'ouvrage ne nous manque pas.

Notre premier devoir est, dans le monde entier, de provoquer la formation d'une Haute Cour morale, d'un tribunal des consciences qui veille et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction de camp. Et comme les comités d'enquête institués par les parties belligérantes seraient toujours suspects, il faut que les pays neutres de l'Ancien et du Nouveau Monde en prennent l'initiative, ainsi que, tout récemment, un professeur à la Faculté de médecine de Paris, M. Prenant, en a suggéré l'idée[1], reprise vigoureusement par mon ami Paul Seippel, dans le *Journal de Genève*[2].

« Ils fourniraient des hommes d'une autorité mondiale et d'une moralité civique éprouvée, qui fonctionneraient en qualité de commissaires enquêteurs. Ces commissaires pourraient suivre à quelque distance les armées... Une telle organisation compléterait et concréterait le tribunal de la Haye et lui préparerait les documents indiscutables pour l'œuvre de justice nécessaire... »

---

1. Le *Temps*, 4 septembre 1914.
2. Numéro du 16 et du 17 septembre 1914 : *La guerre et le droit.*

Les pays neutres jouent un rôle trop effacé. Ils ont une tendance à croire que contre la force déchaînée l'opinion est d'avance vaincue. Et ce découragement est partagé par la plupart des pensées libres de toutes les nations. C'est là un manque de courage et de lucidité. Le pouvoir de l'opinion est immense à présent. Il n'est pas un gouvernement si despotique soit-il et marchant appuyé sur la victoire, qui ne tremble aujourd'hui devant l'opinion publique et ne cherche à la courtiser. Rien ne l'a mieux montré que les efforts des deux parties aux prises, ministres, chanceliers, souverains — et le Kaiser lui-même, se faisant journaliste — pour justifier leurs crimes et dénoncer ceux de l'adversaire au tribunal invisible du genre humain. Ce tribunal, qu'on le voie, à la fin! Osez le constituer. Vous ne connaissez pas votre pouvoir moral, ô hommes de peu de foi!... Et quand il y aurait un risque, ne pouvez-vous le courir, pour l'honneur de l'humanité? Quel prix aurait la vie, si vous perdiez, pour la sauver, toute fierté de vivre!

Et propter vitam, vivendi perdere causas...

Mais nous avons une autre tâche, nous tous, artistes et écrivains, prêtres et penseurs, de toutes les patries. Même la guerre déchaînée, c'est un crime pour l'élite d'y compromettre l'intégrité de sa pensée. Il est honteux de la voir servir les passions d'une puérile et monstrueuse politique de races, qui, scientifiquement absurde (nul pays ne possédant une race vraiment pure), ne peut, comme l'a dit Renan, dans sa belle lettre à Strauss, *mener qu'à des guerres zoologiques, des guerres d'extermination, analogues à celles que les diverses espèces de rongeurs ou de carnassiers se livrent pour la vie. Ce serait la fin de ce mélange fécond, composé d'éléments nombreux et tous nécessaires, qui s'appelle l'humanité*. L'humanité est une symphonie de grandes âmes collectives. Qui n'est capable de la comprendre et de l'aimer qu'en détruisant une partie de ses éléments, montre qu'il est un barbare et qu'il ne fait de l'harmonie l'idée que se faisait cet autre de l'ordre à Varsovie.

Elite européenne, nous avons deux cités: notre patrie terrestre, et l'autre, la cité de Dieu. De l'une, nous sommes les hôtes; de l'autre, les bâtisseurs. Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles. Mais rien de ce que nous aimons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est

---

1. Lettre du 15 septembre 1871, publiée dans la *Réforme intellectuelle et morale*.

la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier.

Je vois autour de moi frémir la Suisse amie. Son cœur est partagé entre des sympathies de races différentes; elle gémit de ne pouvoir librement choisir entre elles, ni même les exprimer. Je comprends son tourment; mais il est bienfaisant; et j'espère que de là elle saura s'élever à la joie supérieure d'une harmonie de races, qui soit un haut exemple pour le reste de l'Europe. Il faut que dans la tempête elle se dresse comme une île de justice et de paix, où tels les grands couvents du premier moyen âge, l'esprit trouve un asile contre la force effrénée, et où viennent aborder les nageurs fatigués de toutes les nations, tous ceux que lasse la haine et qui, malgré les crimes qu'ils ont vus et subis, persistent à aimer tous les hommes comme leurs frères.

*
* *

Je sais que de telles pensées ont peu de chances d'être écoutées, aujourd'hui. La jeune Europe, que brûle la fièvre du combat, sourira de dédain, en montrant ses dents de jeune loup. Mais quand l'accès de fièvre sera tombé, elle se retrouvera meurtrie et moins fière, peut-être, de son héroïsme carnassier.

D'ailleurs, je ne parle pas, afin de la convaincre. Je parle pour soulager ma conscience. Et je sais qu'en même temps je soulagerai celles de milliers d'autres qui, dans tous les pays, ne peuvent ou n'osent parler.

15 *septembre* 1914.

Romain Rolland.

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN, A PARIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

LA GRANDE GUERRE

C.-M. SAVARIT. — **LA FRONTIÈRE DU RHIN**. .. .. 0 fr. 60

DEUTSCHLAND ÜBER ALLES ou la Folie pangermaniste. Traduit sur le manuscrit inédit du Professor X... par Maurice LAUZEL .. .. 0 fr. 60

L'ALSACE-LORRAINE FRANÇAISE, par l'abbé WETTERLÉ, ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine .. .. 0 fr. 60

J. DONTENVILLE. — **L'ANGLETERRE N'A PAS VOULU LA GUERRE** .. .. 0 fr. 60

LASKINE. — **LES SOCIALISTES DU KAISER. — LA FIN D'UN MENSONGE** .. .. 0 fr. 75

HAENNIG. — **UNE FOURBERIE ALLEMANDE. — La LOI DELBRÜCK** .. .. 0 fr. 60

J. DONTENVILLE. — **APRÈS LA GUERRE. — LES ALLEMAGNES, LA FRANCE, LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE.** .. .. 0 fr. 60

URBAIN GOHIER. — **GARDONS LA FRANCE AUX FRANÇAIS**.. .. .. 0 fr. 75

COMTE CRESSATY (de Damas). — **LA SYRIE FRANÇAISE**, avec carte .. .. 0 fr. 60

ALBERT PRAHOVAN. — **LA ROUMANIE EN ARMES** .. 0 fr. 60

A. LAUGEL. — **LA CULTURE FRANÇAISE EN ALSACE**.. .. .. 0 fr. 60

A. ALEXANDRE. — **UN REPAS DE PRISONNIERS PRUSSIENS**. Épisode. Préface de Capus .. .. 0 fr. 50

H. MASSIS. — **ROMAIN ROLLAND CONTRE LA FRANCE**.. .. .. 0 fr. 60